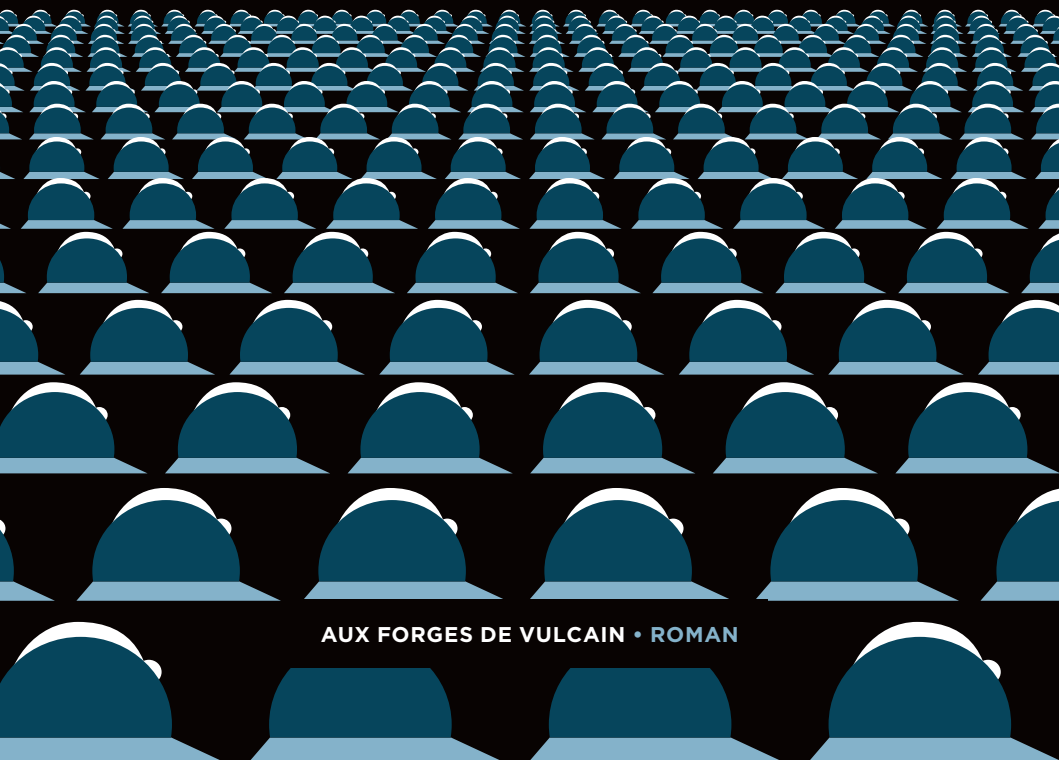




LE SOLDAT DÉSACCORDÉ

Gilles Marchand



AUX FORGES DE VULCAIN • ROMAN

COLLECTION FICTION

DU MÊME AUTEUR

Aux éditions Aux forges de Vulcain

Une bouche sans personne, 2016 (Points, 2017).

Un funambule sur le sable, 2017 (Points, 2018).

Des mirages plein les poches, 2018 (Points, 2019).

Requiem pour une apache, 2020 (Points, 2022).

Aux éditions du Sonneur

Le roman de Bolaño, co-écrit avec Éric Bonnargent, 2015 (Points, 2020).

Aux éditions Rageot

Le Second Souffle, co-écrit avec Jennifer Murzeau, 2021

MARCHAND, Gilles. *Le Soldat désaccordé*

© EDLM, 2022.

ISBN : 978-2373056518

Couverture : Elena Vieillard

www.elenavieillard.fr

Les Éditions Aux forges de Vulcain

1 rue de la Montagne

77600 Bussy-Saint-Martin

www.auxforgesdevulcain.fr

Le Soldat désaccordé

GILLES MARCHAND

LES ÉDITIONS AUX FORGES DE VULCAIN

À Milo et Elliot

« À Verdun, une division, dans l'espace d'une relève, laisse en moyenne quatre mille hommes. La terre elle-même change de forme; les collines sous les coups de rabot des obus perdent leurs reliefs, leurs contours. Le paysage prend cet aspect jamais vu, cet aspect de néant, cette apparence croulante de fourmilière et de sciure, où des échardes, des fétus, des débris de choses mêlées comme de la paille dans du mauvais pain, rappellent qu'il y a eu des bois, des fusils, des brancards, on ne sait quoi de concassé là. On ne vit plus... on ne dort plus, on ne mange plus, on range les morts sur le parapet, on ne ramasse plus les blessés.

On attend le moment fatal dans une sorte de stupeur, dans un tressaillement de tremblement de terre, au milieu du vacarme dément. »

*Lettre hommage à Émile Gillet,
exposée au fort de Douaumont.*

Je n'étais pas parti la fleur au fusil. Je ne connais d'ailleurs personne qui l'ait vécu ainsi. L'image était certes jolie, mais elle ne reflétait pas la réalité. On n'imaginait pas que le conflit allait s'éterniser, évidemment. Personne ne pouvait le prévoir. On croyait passer l'été sous les drapeaux et revenir pour l'automne avec l'Alsace et la Lorraine en bandoulière. À temps pour les moissons, les vendanges ou de nouveaux tours de vis à l'usine. Pour tout dire, ça emmerdait pas mal de monde cette histoire. On avait mieux à faire qu'aller taper sur nos voisins. Pourtant, on savait que ça viendrait : on nous avait bien préparés à cette idée. À force de nous raconter qu'ils étaient nos ennemis, on avait fini par le croire. Alors, quand ils sont passés par le Luxembourg et la Belgique, il n'y avait pas grand monde pour leur trouver des circonstances atténuantes. On était nombreux à être volontaires pour leur expliquer que ça ne se faisait pas trop d'aller envahir des pays neutres.

On a quitté nos femmes et nos enfants, pour ceux qui en avaient. Je me souviens d'Anna sur le quai de

la gare. Seule au milieu de ses amies. Et moi, seul à la fenêtre de mon pauvre wagon, entouré de plusieurs dizaines de têtes et de képis. Ça chantait, ça criait mais c'était seul. Ce sont les au revoir. C'est comme ça. On a beau mettre une foule en décor, elle ne fait pas le poids face à la solitude.

Si on avait su.

De mes camarades de wagon, combien sont revenus en 18 ?

Les morts officiels, les disparus, les estropiés... Il aurait eu une drôle de gueule amochée, le wagon du retour.

Pour ma part, mon sort avait été rapidement scellé : j'avais perdu une main dès l'automne 1914, c'en était fini de ma participation aux combats. Néanmoins, je voulais être utile à mes camarades. Avec toute la bêtise de ma jeunesse, je pensais que j'étais indispensable. On m'avait confié diverses missions, liées notamment à l'approvisionnement et au transport. Je ne participais plus aux combats, mais j'en restais suffisamment près pour sentir l'odeur de la poudre. De 1915 à 1918, j'allai d'un coin à l'autre du pays. Chauffeur ici, cantinier là. Partout où on avait besoin d'un infirme besogneux. Dévoué à n'importe quelle tâche pour être utile à mes camarades, à mon pays, à ma patrie. Voilà le genre de belles histoires que je me racontais.

Une main en moins, impossible pour moi de retrouver ma vie d'avant.

Après-guerre, un ancien camarade de combat m'avait présenté une certaine Blanche Maupas. Elle

enquêtait sur l'affaire des caporaux de Souain et avait besoin de quelqu'un comme moi.

Elle remuait ciel et terre pour prouver que son mari avait été fusillé à tort. Quasiment vingt ans, elle y a passé. Et s'il en avait fallu trente, elle l'aurait fait de la même manière. Un bel exemple. Elle a fait appel à la Ligue des droits de l'homme, a couru de cabinet ministériel en cabinet ministériel, jusqu'à la Cour de cassation. Rendez-vous annulés, demandes rejetées, elle n'a jamais baissé les bras. Le pauvre Théophile avait été fusillé pour l'exemple avec trois de ses camarades pour « refus d'obéissance devant l'ennemi ». Ce qui s'était passé, c'est que c'était un sacré foutoir, que plus personne ne comprenait rien à rien, que ça pilonnait et que ça mitraillait, et que l'artillerie française était pas à la hauteur de celle de l'ennemi.

Blanche Maupas m'a tout appris : la méthode, l'abnégation, le sens du détail, les réseaux, l'importance de l'opinion publique, les démarches judiciaires.

Quand Blanche avait besoin d'un service, je le lui rendais. J'étais à ses côtés en février 1920 quand le ministère de la Justice a refusé d'examiner le dossier. J'étais également là en mars 1922 quand il a été rejeté par la Cour de cassation. Quand il a de nouveau été rejeté en 1926, j'étais déjà sur l'affaire Joplain, celle qui allait m'occuper pendant plus dix ans. Je suis néanmoins allé la trouver quand les caporaux ont enfin été réhabilités par la Cour de justice militaire en 1934. À cette époque, nous ne nous voyions quasiment plus, mais nous correspondions de temps à autre. Cela faisait déjà un moment que,

en parallèle, je travaillais pour des associations ou différents comités œuvrant à la réhabilitation des fusillés pour l'exemple. Et je parcourais le pays afin de permettre à une famille de retrouver la dépouille d'un soldat qui n'était pas revenu.

Je m'escrimais sur l'affaire Joplain depuis trop longtemps. Dans notre petit milieu, ça commençait à jaser. Blanche Maupas fut la seule à me dire que j'avais raison de m'entêter. Il fallait que je continue. Elle avait vieilli mais paraissait sereine comme jamais. C'est à ce moment que j'ai compris que je n'aurais plus de repos tant que je n'aurais pas résolu mon enquête.

Un peu plus de vingt ans plus tard, une nouvelle guerre a éclaté. La der des ders n'était pas la der. Je n'ai, en réalité, jamais quitté la guerre. Pour moi, elle a commencé en 1914 et elle continue encore aujourd'hui. Des blessés, des morts, des monuments, des commémorations et des défilés. Pour en revenir au même point.

Le seul moyen pour faire réhabiliter un soldat, c'était d'apporter un élément nouveau. Je n'avais pas d'autre solution que de traverser le pays et de poser des questions. Plein de questions. Toujours plus de questions.

Les réponses ne venaient pas automatiquement. Les anciens soldats n'étaient pas toujours causants. Mais j'avais ce truc qui faisait qu'on se confiait à moi. Mon air enfantin, un peu perdu. Et puis j'avais fait la guerre, c'était un atout non négligeable. Je n'étais pas un de ces embusqués qui avaient trouvé un prétexte

pour rester à l'arrière, et ça se voyait. Quelque chose que j'avais compris assez tôt. Mettre bien en évidence mon absence de main gauche. Le regard en retour ne trompait pas. J'ajoutais : « La Marne. » Bien entendu, j'ai eu parfois droit à « Si t'as pas fait Verdun, t'as pas fait la guerre », mais ce n'était tout de même pas ma faute si j'avais été cueilli au début des hostilités.

Bref, on restait des camarades de combat, même si on n'avait pas été aux mêmes endroits, même si on n'y était pas resté aussi longtemps. J'y avais laissé une main, ils ne pouvaient pas tous en dire autant. Et puis on était de la même extraction. J'avais peut-être davantage de mots que certains, mais ça se voyait que je n'étais pas de la haute.

La guerre, quand tu y as goûté, elle est dans ton corps, sous ta peau. Tu peux vomir, tu peux te gratter tout ce que tu veux, jusqu'au sang, elle ne partira jamais. Elle est en toi. Alors j'y retournais. Ça sentait encore la cendre et la poudre. Les croix s'étendaient à l'infini. Et j'enquêtais, inlassablement. Durant toutes les années 20 et une bonne partie des années 30, j'ai fait ce drôle de boulot d'enquêteur.

On était quelques-uns à vivre de ça. Peut-être parce qu'on ne parvenait pas à tourner la page. Ou qu'on désirait un peu de justice après ces années d'injustice. On écoutait les histoires, on écoutait les légendes.

La Fille de la Lune, c'est comme ça que j'en avais entendu parler : « Y avait plus de fleurs, alors elle faisait des bouquets d'obus. »

Cette phrase me trotte encore dans la tête aujourd'hui. C'est étonnant comment fonctionne la mémoire. Je ne me souviens pas du nom du soldat qui m'a parlé du bouquet d'obus. En revanche, j'entends encore sa voix. Je l'interrogeais au sujet de l'exécution injuste de ses amis, et ce qu'il voulait raconter, c'était l'histoire d'une jeune femme qui était apparue la nuit suivante. Comme s'il avait besoin d'enfourer ses mauvais souvenirs derrière quelque chose qui tenait du merveilleux.

« Y avait plus d'arbres, plus d'animaux, plus de vie. Alors des fleurs, vous pensez bien. Elle avançait dans l'obscurité, s'accroupissait, ramassait une douille et la mettait dans la gibecière qui lui cognait les cuisses à chaque pas. Je ne sais pas comment elle faisait pour pas se faire tirer dessus. À croire que les Allemands la voyaient pas. On disait qu'ils pouvaient pas la voir parce que la lune ne l'éclairait que de notre côté. C'est pour ça qu'on l'appelait "la Fille de la Lune". Y en a qui affirmaient qu'elle ne vivait que la nuit. Le jour, elle disparaissait. Elle se volatilisait. On ne savait jamais comment elle arrivait là. On jetait un œil par-dessus le parapet et elle était là. »

C'est un matin de 1925 que ça a commencé.

On a toqué à ma porte pour me donner un pli. Un nom, l'adresse d'un restaurant et une phrase pour me signifier que Blanche Maupas en personne m'avait recommandé.

Voilà que j'étais convoqué par une dénommée Joplain, Jeanne de son prénom. Pas plus d'indications. Ma pension était maigre, mes enquêtes peu rémunératrices et j'avais un loyer à payer. Je n'avais plus trop les moyens de me formaliser.

Je ne connaissais pas de Jeanne Joplain et le nom du restaurant ne m'évoquait rien. L'adresse, en revanche, laissait penser qu'il allait falloir que je soigne un minimum ma tenue. On ne peut pas dire que j'avais la mise la plus élégante de la capitale. J'avais passé tellement de temps à arpenter les cimetières militaires, les villes détruites aux clochers défoncés, les villages éventrés, les anciens hôpitaux et les asiles de campagne que j'avais perdu l'habitude du fer à repasser et du col amidonné.

En bas de chez moi, j'ai pu trouver une gueule cassée pour cirer mes chaussures. Je le connaissais

un peu. Aussi peu qu'on puisse connaître quelqu'un qui a du mal à articuler et qui ne vous regarde pas dans les yeux. La première fois que je l'avais aperçu, j'avais eu un mouvement d'effroi. On ne s'habitue pas à ces absences de visage. En manière d'excuses, j'avais levé mon moignon. Il avait haussé les épaules. Il s'en foutait de mon moignon. Je me suis senti stupide. Évidemment qu'il aurait volontiers échangé nos blessures.

Il était là tous les mardis et jeudis. Le reste du temps, il allait dans d'autres quartiers. Il était toujours flanqué d'un accordéoniste aveugle qui jouait ses vieilles rengaines ou racontait en alexandrins des histoires « étonnantes et véritables » de la guerre. Je leur donnai chacun une pièce pour les chaussures et pour les histoires.

Mes vieilles chaussures faisaient moins miséreuses lorsque je suis arrivé à l'adresse indiquée.

J'avais toujours été impressionné par les grands restaurants. Avant la guerre, je n'en avais pas les moyens. Pendant la guerre, je ne comprenais pas qu'il en existât encore. Comment pouvait-on s'empiétrer alors que les soldats pourrissaient dans les tranchées, le ventre vide, à boire de l'eau croupie ?

Pourtant, allongé sur mon lit d'hôpital, je me promettais qu'à mon retour j'emmènerais Anna dans le meilleur restaurant de la ville et que j'y demanderais le meilleur vin, le meilleur plat et qu'on recommanderait des desserts jusqu'à en avoir la nausée. C'était un rêve confortable. Et puis j'ai pris conscience que je ne pourrais pas couper ma viande

tout seul. On m'avait bien collé une prothèse, mais elle me faisait souffrir et elle m'emmerdait à pas tenir convenablement.

J'ai appris à me débrouiller sans. Et il y avait toujours une bonne âme pour me venir en aide. Un cuisinier pour me préparer mon assiette, une serveuse pour couper ma viande, un voisin de table pour rendre service.

Néanmoins, le grand restaurant, je n'avais finalement jamais osé. Trop clinquant, trop intimidant.

À peine entré, quelques regards se sont tournés vers moi. Ce n'était bien sûr qu'une impression, pas un client n'a réellement fait attention à moi. Quant au personnel, il m'a accueilli du mieux qu'il a pu.

Je n'étais pas calibré pour ces choses-là. Même cirées, mes chaussures n'étaient pas les bonnes chaussures. J'avais la sensation que tout le monde percevait la couleur de la boue qui avait collé à mes semelles. Mon camarade les avait pourtant brossées avec application. Dessus, dessous, même dedans. Mais rien à faire, elles n'avaient pas l'air de chaussures parisiennes. Ma concierge m'avait dit de ne pas faire d'histoires, que ça irait bien. Je l'avais crue. Jusqu'à ce que je pénètre dans ce restaurant, avec ses lustres, ses nappes immaculées, ses serveurs en livrée et son maître d'hôtel au monocle suspicieux quant à ma chemise mal blanchie, ma vieille veste rapiécée aux coudes et ma lavallière qui n'était pas à la dernière mode.

J'ai bafouillé quelques mots, et le monocle m'a conduit à la table de Jeanne Joplain.

Elle était seule, se tenait droite, les deux mains posées à plat de chaque côté de son assiette. Elle ne m'a pas regardé. J'ai attendu quelques secondes, me suis raclé la gorge. Le monocle a fini par tirer ma chaise tout en prononçant un « Madame... » qui l'extirpa de sa catatonie. Elle me jeta un œil surpris, me fit un étrange sourire peu convaincant et me remercia d'être venu si vite.

Il y avait urgence, m'expliqua-t-elle. Son fils avait disparu à la guerre. Urgence. Neuf ans après sa disparition. Elle ne remarqua pas mon étonnement et m'expliqua que son Émile n'avait plus donné de nouvelles depuis 1916. Son dernier courrier avait été envoyé de Verdun. Mais il n'était pas mort, elle en avait la certitude.

Je ne pus réprimer un violent élan de désespoir. Des mères et des femmes de poilus persuadées que leur soldat était toujours vivant quelque part, j'en avais rencontré beaucoup. Beaucoup trop. Il n'y avait rien à faire. Pas de corps, pas de deuil. J'avais mené quelques enquêtes, étais même parvenu à débloquent certaines situations permettant de mettre un nom sur une tombe ici ou là. Mais retrouver un poilu vivant, cela ne m'était jamais arrivé.

Cette conviction en faisait tenir certaines. Elles avaient travaillé comme des damnées pendant quatre années de guerre en s'accrochant à cette idée : il reviendrait. Quand la guerre s'est achevée, la démobilisation a été un sacré bazar. Il ne faut pas croire que tous les hommes sont rentrés faire la fête le 12 novembre 1918. Leur retour a duré des mois et des mois. Des mois de chaos au cours desquels il

fallut réorganiser le pays, établir des priorités, mettre en place des convois. Les femmes ont continué à attendre. S'il n'est pas là aujourd'hui, il le sera peut-être demain. Ou après-demain. Et s'il a disparu, c'est qu'il peut réapparaître.

Il y avait eu cette histoire du soldat amnésique. J'étais allé le voir. Quand le ministère des Pensions avait fait paraître sa photo dans les journaux, ça avait été le branle-bas de combat. Tout le monde le revendiquait. Rien que parmi mes clientes, il y en avait deux qui le voulaient pour elles. J'avais eu beau leur répéter que ça ne pouvait pas être lui, qu'il ne correspondait pas à la description, il avait fallu que j'aie le vérifier de mes propres yeux.

Ce soldat avait été retrouvé en février 1918, errant dans la gare des Brotteaux, à Lyon. Sorti d'un de ces trains des éclopés qui ramenaient d'Allemagne les prisonniers aveugles, fous, mutilés, les prisonniers dont on était sûr qu'ils ne participeraient plus à la guerre. Lorsqu'on l'avait interrogé, on s'était aperçu que le pauvre bougre n'avait rien gardé dans sa fichue caboche. Rien de rien. Il murmurait son nom : Anthelme Mangin. Sauf qu'il n'y avait aucun Anthelme Mangin dans les registres de l'armée. Le gars était passé dans un ou deux services psychiatriques et avait fini par atterrir à Rodez.

C'est là que je suis allé le trouver. Sacré voyage depuis Paris, mais ça me faisait du bien de voir des terres qui n'avaient pas souffert des combats.

Ici, la guerre était enfermée à l'hôpital. Un concentré de peurs et de souffrances perdu dans le

Erika qui m'accompagne depuis tant d'années dans ce travail d'écriture. Merci pour le clairon, Vimy et le carnet. Et surtout pour le reste.

Marie-Laure pour ses mille lectures, je suis moralement endetté jusqu'à la fin de mes jours.

Nicolas, oreille et soutien toujours attentifs. Marc pour ses corrections pointilleuses. Manon Pignot, pour son regard d'historienne. Ysabelle, Milo et Elliot pour le soutien. Emmanuel pour l'aventure musicale.

Mes grands-parents et mes parents pour m'avoir transmis leur goût pour les petites histoires et la grande Histoire.

Merci à D & C.

Merci aux représentants qui me défendent, aux libraires qui m'accompagnent, aux lecteurs et lectrices qui me suivent.

Et aux musiciens des sixties et des seventies qui ont bravé la chronologie pour se cacher dans ces pages.

Ce livre est dédié aux victimes de la guerre. De toutes les guerres.